A MONSIEUR

DE LA MENNAIS,

DEUX ÉPITRES.

POLITIQUE ET RELIGION.

NANCY, DE L'IMPRIMERIE DE THOMAS,
RUE SAINT-DIZIER, N° 96.

A MONSIEUR

DE LA MENNAIS,

DEUX ÉPITRES.

POLITIQUE ET RELIGION.

PAR DÉSIRÉ CARRIERE.

Reddite ergò quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.
(St. Matthieu, chap. 22.)

Væ prophetis insipientibus, qui sequuntur spiritum suum, et nihil vident!
(Ezechiel, 13, 3.)

Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire, et pour aimer!
(Lamartine, à *lord Byron.*)

PARIS,

DEBÉCOURT, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 69.
GAUME, FRÈRES, RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.
LAGNY, FRÈRES, RUE BOURBON-LE-CHATEAU, N° 1.

NANCY,

THOMAS ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, ÉDITEURS.
CONTY. — GRIMBLOT. — Ve REINERS.

1837.



De nos jours, sitôt qu'on a terminé, pour ne pas dire ébauché, dix ou douze morceaux en vers, on se hâte de les livrer à la presse, et d'en former une sorte de volume, à grand renfort de papier blanc. Peu jaloux de suivre cet exemple, l'auteur ne prétend point élever aux honneurs d'un *livre* les quelques poésies diverses qu'il peut avoir en portefeuille. Dans son respect pour le Public, il n'oserait les lui offrir que comme supplément d'une œuvre de plus d'étendue. Aussi ne compte-t-il les faire im-

primer qu'à la suite de son *Jocelyn catholique*; du poème, hardi mais nécessaire, où, sans oublier ni sa propre faiblesse, ni la force de son rival (rival à la fois grand et bon, qui fut son patron et son bienfaiteur), il cherche, sous le puissant abri de principes émanés d'en haut, à compléter, à rectifier peut-être, les équivoques inspirations d'un beau génie.

Au nombre des pièces fugitives qui ne seront données qu'alors, se trouvait depuis longtemps la première des deux épîtres à M. de la Mennais, celle qui roule sur les *Paroles d'un Croyant*. Trop peu importante pour mériter une publication séparée, elle n'était destinée à voir le jour qu'avec le nouveau *Jocelyn*. Mais un événement récent, l'apparition des *Affaires de Rome*, venant de rappeler l'auteur sur le terrain de cette lutte,

et de lui dicter à d'éloquentes erreurs une seconde réponse, il croit ne plus devoir tarder à faire connaître les deux morceaux ci-après; il les sépare dès à présent de son modeste recueil. Non point parce que ces deux épîtres s'en détachent d'elles-mêmes, par leur nature polémique, et forment à elles deux un ensemble; mais à raison de leur à-propos, dans un moment où les derniers efforts sont essayés de toutes parts auprès d'un grand homme égaré.

Jadis une pierre chétive, dans la main de David adolescent, renversa le géant armé qui faisait trembler Israël. Oh! puissent, bénies et secondées de la grâce de Dieu qui sait changer les cœurs, puissent ainsi ces faibles pages, premières armes d'un jeune poete, ébranler l'orgueil invincible du colosse de la Chenaie!

PREMIÈRE ÉPITRE.

SUR LES

PAROLES D'UN CROYANT.

Politique.

PREMIÈRE ÉPITRE.

SUR LES

PAROLES D'UN CROYANT.

POLITIQUE.

Juin 1834.

Des Grecs découragés trompant la longue attente,
Achille, en son courroux, retiré sous sa tente,
Laissait de leur effroi respirer les Troyens,
Et, presque réjoui de la perte des siens,

Malgré les vœux des rois et les efforts d'Ulysse,
Refusait fièrement de rentrer dans la lice.
Mais, lorsque son orgueil s'est ainsi raffermi,
On apporte à ses pieds le corps de son ami.
C'en est fait! La douleur a surmonté l'injure :
Il vengera Patrocle, il le crie, il le jure.
Sur le bûcher funèbre avant de le brûler,
Que de fils de Priam il promet d'immoler!
Et bientôt saisissant son bouclier, sa lance,
Sur son rapide char, furieux, il s'élance;
Partout dans la mêlée il frappe, il frappe encor.....
Sa rage ne s'éteint que dans le sang d'Hector;
Puis derrière son char il attache sa proie
Et la traîne sanglante autour des murs de Troie.
Alors des combattants le destin est changé :
Achille est satisfait, et Patrocle vengé!

Eh quoi! plus irrité que le héros d'Homère,
Prêtre, garderas-tu cette rancune amère
Qu'un souffle de révolte entretient dans ton cœur,
Et dont l'esprit de Dieu ne peut être vainqueur?

Resteras-tu caché, sombre, dans ta retraite,
Envenimant toujours ta blessure secrète,
Tandis qu'autour de toi dans la foule on se bat,
Tandis que tant de vœux t'appellent au combat?
Si tu n'es pas touché de nos maux, de nos larmes,
A l'ennemi du moins ne prête pas tes armes!
Depuis qu'il n'a plus vu ton glaive fendre l'air,
L'éblouir, le frapper, comme un rapide éclair,
Il a cru, l'insensé! sa victoire plus sûre;
Et ton absence encor tous les jours le rassure.
Il croit même aujourd'hui qu'enfin désabusé,
Tu regardes la foi comme un vieux lange usé
Qui de l'humanité pouvait couvrir l'enfance,
Mais qui la fait rougir dans son adolescence,
Et qu'il faut secouer avec un bras hardi,
Quand la raison nous guide et que l'homme a grandi.
Ah! ne l'entends-tu point, proclamant nos défaites,
Crier, en se moquant du Christ et des prophètes,
Que le Catholicisme est mourant..., qu'il est mort!
Ce cri n'éveille pas dans ton sein le remord?
Retiendras-tu ton bras que la colère enchaîne?
Quoi! l'indignation n'étouffe pas la haine!!!

Espères-tu qu'un jour, pour flatter ton orgueil,
On viendra te prier de bénir le cercueil
Que prépare l'impie à notre foi mourante?
—Et toi-même, crois-tu qu'elle soit expirante,
Qu'elle succombe enfin sous les coups du mépris...,
Dernière invention des infernaux esprits
Pour essayer encor d'étouffer, de détruire
Cette fille des cieux, qui se rit du martyre,
Et que l'on vit toujours, le front resplendissant,
Sous la main des bourreaux renaître de son sang?
Ah! de ce long supplice elle mourra peut-être;
Mais ce sera du moins de la mort de son maître:
Elle aura comme lui ses trois jours de sommeil,
Pour reparaître après plus brillante au réveil.
—Si nous sommes au temps de sa lente agonie,
Ne mêle pas ta voix à l'infâme ironie!
Quand sa lèvre brûlante aurait besoin de miel,
Non, ce n'est pas à toi de l'abreuver de fiel.
Plus cruel que Judas et plus lâche que Pierre,
Tu veux donc qu'à tes coups, soulevant sa paupière,
Elle arrête sur toi son regard obscurci,
Et te dise en mourant: « Et toi, mon fils, aussi! »

Pour consulter ton cœur, rentre un peu dans toi-même!
Vois, si tu peux frapper sur la mère qui t'aime,
Si tu peux l'immoler à ton ressentiment!
Oh! souviens-toi des jours où, plein de dévoûment,
Intrépide soutien de la croyance antique,
Partout tu ranimais la foule catholique,
Qui, reprenant bientôt son espoir et sa foi,
Comme sur un sauveur tournait les yeux sur toi.
Que ta grande âme, alors, était puissante et belle!
Qui t'aurait soupçonné d'être jamais rebelle
A la voix du Pontife et de la vérité;
Lorsque tu relevais leur sainte autorité,
Lorsque, plein de l'ardeur qui brûlait ta poitrine,
Tu disais à tous ceux qui blâmaient ta doctrine :
« Vous qui d'un saint pouvoir vous arrogez les droits,
» Laissez, laissez l'Église avec sa grande voix
» Nous juger! Que faut-il à notre obéissance
» Pour nous faire abjurer, aux pieds de sa puissance,
» Ce que l'amour du bien nous avait révélé?
» Un mot... Que Rome parle! »—Eh bien! Rome a parlé;
Et toi, que tes succès avaient fait invincible,
Tu gardais dans ton âme une place accessible,

Où cet arrêt suprême est venu te blesser.
Sous la main d'un vieillard tu rougis d'abaisser
Ton front, qu'ont rendu fier tant de superbes songes
Qui t'abusent encor de leurs riants mensonges!
Pourquoi l'interroger, cet oracle divin,
Dont le Ciel, ici-bas, ne se sert pas en vain,
Si tu devais ainsi t'y montrer indocile?
—Te renoncer toi-même était trop difficile!
Mais, penses-tu que Dieu n'a pas d'autre dessein
Que celui qu'un mortel a couvé dans son sein,
Et le crois-tu forcé, pour gouverner la terre,
D'emprunter de nos bras le faible ministère?
Pour venger son Église il avait pris le tien;
Ah! si tu t'es flatté d'être seul son soutien,
Malheur à toi! ton glaive est frappé d'anathême.
Le Seigneur le rejette, il combattra lui-même.

A l'ordre paternel que t'envoyaient les cieux,
Il fallait t'arrêter, génie audacieux,
Lorsque, sur les hauteurs d'où ton regard sublime
Des âges à la fois a mesuré l'abîme,

Le Pasteur souverain cherchait à retenir
Ton âme, qui s'élance en un faux avenir.
Et tu veux, malgré lui, t'obstiner dans ta route !
Sa prudente lenteur te fatigue, sans doute.
Tu planes dans ta sphère autour du genre humain,
Pour lui faire changer de guide et de chemin.
Par des mots séduisants tu flattes son oreille;
Tu parles d'une terre à nulle autre pareille,
Où, retrouvant l'Eden qu'il a tant regretté,
Il goûtera la paix avec la liberté;
Où ces deux sœurs auront la charité pour mère;
Rêve doux et trompeur! illusion! chimère!
Va! ton monde est trop beau pour de simples mortels:
L'homme, se croyant Dieu, s'y ferait des autels!

Mais avant d'arriver à ta terre promise,
Et pour la voir un jour à ses armes soumise,
Combien l'Humanité livrerait de combats!
Car des chemins de paix ne l'y conduiraient pas;
Et celui que tes pieds lui sillonnent d'avance,
Où, comme un ouragan, ton âme la devance,

Nous apparait semé de cadavres épars,
De trônes abattus gisant de toutes parts,
De sceptres fracassés, de débris de couronnes.
Et voilà cependant comme tu la jalonnes,
La route du royaume où nous devons entrer!
C'est sur des flots de sang qu'il y faut pénétrer!
Il le faut conquérir par la flamme et la lance;
Car tu nous avertis qu'il souffre violence,
Et que les violents peuvent seuls l'emporter. *.
Est-ce bien toi, chrétien, qui viens nous exhorter
A la révolte, au crime, et dont le bras élève
Le signe du salut pour faire appel au glaive!

Hélas! durant ces nuits d'étranges visions
Qui t'agitent le cœur de tant d'illusions,
Nuages ténébreux où ta raison s'éclipse,
L'esprit qui t'a dicté ta sombre apocalypse
T'a montré dans les rois des tyrans à punir,
Dont le règne pervers allait bientôt finir.

* La liberté est comme le royaume de Dieu; elle souffre violence, et les violents la ravissent. (*Paroles d'un Croyant*, p. 118.)

Et voilà qu'irritant le lion populaire,
Tu souffles dans son sein la haine et la colère.
Prêtre, tu méconnais ta sainte mission.
D'une main qui devrait calmer sa passion,
Tu le conduis toi-même au meurtre, à la vengeance.
Oh! pour la royauté montre plus d'indulgence.
De sa cause autrefois généreux défenseur,
N'en sois pas maintenant l'implacable agresseur!
Si de ta république elle se voit bannie,
Ne l'en éloigne pas avec ignominie!
Rends les derniers honneurs à sa pourpre en lambeau;
Laisse-la l'emporter pour couvrir son tombeau!

Qu'as-tu fait cependant, et que prétends-tu faire?
Que veux-tu par ces mots que ta langue profère?
Ah! ce n'est pas ainsi qu'aux accents de sa voix,
Bossuet dans la chaire épouvantait les rois:
C'était sur leur cercueil qu'il allait les attendre;
C'était devant la mort qu'il leur faisait entendre,
En pesant dans sa main leur poussière à leurs yeux,
Qu'il n'est qu'un roi puissant, qui règne dans les cieux.

C'est au nom de ce roi qu'il savait les instruire;
Il laissait à la mort le soin de les détruire,
Et croyait, sans songer à soulever contre eux
D'un peuple déchaîné le torrent désastreux,
Que Dieu s'est des tyrans réservé le supplice,
Et qu'il garde aux bons rois, dans sa sainte justice,
Parmi les dons sacrés qu'il ne retire plus,
L'éternel diadême, ornement des élus.

Et toi-même, est-ce ainsi que tu parlais naguère,
Ministre de la paix, qui viens prêcher la guerre!
Veux-tu donc être un ange, un démon tour-à- tour?
Le feu de la discorde allume-t-il l'amour?
L'amour! du vrai bonheur seul et précieux gage!
L'amour..! Tu sais si bien prendre son doux langage!
Tu n'as cessé de dire aux hommes de s'aimer,
Et tu voudrais entr'eux maintenant les armer?
Si de la liberté la croisade commence,
Prêtre, n'y mène pas les peuples en démence!
Tu n'as qu'un étendard, c'est celui de la croix.
En flottant au-dessus des peuples et des rois,

Lui seul de leurs pouvoirs établit l'équilibre :
Que l'homme soit chrétien, il sera toujours libre !
— Au lieu de seconder ses farouches clameurs,
Dis-lui de réformer et son âme et ses mœurs :
Voilà le mal affreux qui cause sa souffrance.
Arrache encor notre âge à cette indifférence
Qui devant son abîme, où tout va s'endormir,
Te faisait autrefois si noblement gémir.
Oh ! relis un instant ton immortel ouvrage !
À tes propres pensers retrempe ton courage !
Réchauffe un triste siècle au foyer de ton cœur !
Mais n'espère jamais l'animer par l'erreur,
Vent froid qui soufflerait sans raviver le monde ;
Car nous sommes aux jours d'impiété profonde
Qu'entrevoyait Jésus pleurant sous l'olivier.
Fais plutôt de ton âme un docile levier
Dont Rome soit l'appui solide et salutaire,
Et qui jusques au ciel puisse enlever la terre !

Tu connais notre mal, puisque tu l'as sondé,
Et de pleurs bien souvent ton sein fut inondé,

Et l'effroi sur ton front a tracé bien des rides,
Lorsque tu contemplais ces ossements arides
Sur qui ta lèvre en feu souffla l'esprit d'en haut.
Mais pourquoi te lasser et renoncer si tôt
A cet espoir divin de leur rendre la vie?
—Le succès fut trop lent au gré de ton envie!
Moins heureux qu'autrefois le sombre Ézéchiel,
En ne le voyant pas renaître au nom du ciel,
Peut-être pensas-tu qu'aux siècles où nous sommes,
Le nom de liberté remûrait dans les hommes
De touchants souvenirs, un reste de vertu,
Et qu'alors, soulevant leur regard abattu,
Ils le reporteraient vers la céleste voûte,
Et des cieux oubliés retrouveraient la route.
—Croyant, tu t'es trompé! le remède est ailleurs.
Non, jamais ce moyen ne les rendra meilleurs;
Lorsque Dieu n'est pas là pour régler sa puissance,
La liberté toujours conduit à la licence.
La licence est le cri de Satan révolté,
Par la voix de l'orgueil ici-bas répété;
Mais la liberté sainte a pris son origine
Dans le dernier soupir d'une bouche divine,

Dans l'adieu du Sauveur au haut du Golgotha,
Adieu qu'avec transport le monde répéta.
Que ce mot dans nos cœurs trouve un écho sonore!
La foi sait le comprendre et la vertu l'honore.
Prêtre, dans ton langage auguste et solennel,
C'est à toi d'annoncer ce bienfait éternel,
De l'homme racheté sublime privilége!
Mais qu'on n'entende plus ta lèvre sacrilége,
Abusant de l'esprit de ce livre sacré
Que ton âme superbe interprète à son gré,
Prendre ses purs accents, ses paroles célestes,
Pour expliquer à tous tes doctrines funestes!
En pressurant ce miel du poids de ta raison
Cesse de le changer en dangereux poison.
Le monde n'a besoin que d'un seul Évangile;
Et pour qu'il ne fût pas comme une œuvre fragile
Que l'homme peut fonder et qu'il peut démolir,
Dieu lui-même ici bas est venu l'établir.
Ne crois pas que le tien renouvelle la terre,
Car il ne porte point ce divin caractère
Qui fait accueillir l'autre en tout temps, en tout lieu!
Car tu n'es qu'un mortel, et le Christ était Dieu!

Des passions du jour ne sois plus l'interprète;
Allons, dépouille-toi du manteau de prophète!
Redeviens l'humble prêtre au cœur sanctifié,
Qui ne sait que Jésus, Jésus crucifié;
Qui, bien loin d'irriter les douleurs de ses frères,
Enchante leur exil, adoucit leurs misères,
En tournant leurs regards vers le divin séjour,
En les embrassant tous dans son immense amour.
Oh! que ce rôle est beau pour une vie humaine!
Qu'il est noble et touchant! et quel vaste domaine
Il ouvre à ceux qu'enflamme une si vive ardeur:
Qu'ils sentent que Dieu seul est plus grand que leur cœur!
Et c'était peu pour toi qu'une telle carrière:
Ton âme impétueuse en franchit la barrière,
Quand, au hideux aspect de la corruption
Qui déborde aujourd'hui sur chaque nation,
Et, ne pouvant dompter le torrent dans sa course,
Tu pensas qu'il fallait en dessécher la source;
Et, croyant la trouver dans le trône des rois,
Tu courus, menaçant du geste et de la voix,
Des princes de la terre attaquer la puissance:
Oubliant que ton maître, avec obéissance,

Daignait rendre à César ce qu'il lui savait dû.
— Si l'homme est malheureux, lui-même il s'est perdu!
C'est de ses passions qu'il subit l'esclavage;
Ses fautes sont à lui, son mal est son ouvrage!

Puisque notre chemin est obscur et mauvais,
Et que chacun se dit : « je ne sais où je vais, »
C'est à nous de marcher, à Dieu de nous conduire;
Et malheur au mortel qui se laisse séduire
Par son fougueux génie, et se croit assez fort
Pour diriger le monde avec son seul effort!
L'impuissance bientôt chasserait le prestige.
On le verrait, saisi d'un horrible vertige,
Semblable à Phaéton menant le char des dieux,
Tomber en embrasant et la terre et les cieux.
Toi, descends de ce char où s'assied ton audace!
Viens prier avec nous! L'autel, voilà ta place.
Attends! Dieu saura bien débrouiller ce chaos
Dont l'aspect a jeté la frayeur dans tes os!
A celui qui l'a fait de réformer le monde!
Attends..! où tu ne vois qu'une matière immonde,

Sa main n'a qu'à s'étendre..., et les cieux trembleront,
Et le bien et le mal, seuls, se sépareront!
Attends! cet âge approche; attends un jour encore,
Et ces puissants mortels que la pourpre décore,
Vont, ne redoutant plus sa noble puberté,
De leurs royales mains sacrer la liberté!

La foudre de saint Pierre a frappé ton génie.
Dans une région orageuse, infinie,
Il erre maintenant, par l'orgueil soutenu,
Comme un aigle égaré sous un ciel inconnu,
Que poursuivraient encore au milieu des ténèbres
De noirs vautours, au loin poussant des cris funèbres.
Tes ennemis, pareils à ces oiseaux jaloux,
Après t'avoir chassé d'un ciel serein et doux,
Te poursuivent aussi dans ta fuite lointaine,
Pour fermer le retour à ta course incertaine.
Méprise les clameurs de tous ces envieux,
Si faussement parés de la cause des cieux;
Repousse des méchants les perfides hommages,
De l'esprit tentateur séduisantes images,

Qui te feraient bientôt tomber à ses genoux.
Si tu veux t'honorer, reste au milieu de nous!
Brise dès aujourd'hui tout pacte avec l'impie!
Ce que l'orgueil a fait, l'humilité l'expie.
L'humilité! ce mot, prêtre, l'ignores-tu?
C'est aux yeux du Seigneur la plus belle vertu.
Oh! qu'avec Fénélon La Mennais rivalise!
Incline avec candeur dans le sein de l'Église
Ton front, si noble encor dans cet abaissement!
Pour être grand toujours, sois petit un moment!

Si le Ciel t'a donné tant de force dans l'âme,
Si l'ardeur des combats te remue et t'enflamme,
Tourne contre l'erreur ton génie irrité.
Soldat de Jésus-Christ, défends la vérité!
Toi, qu'il a revêtu d'un sacré caractère,
Ne trahis pas sa cause en face de la terre!
Ne reste pas non plus dans un morne repos;
Verrais-tu sans rougir insulter tes drapeaux?
Fuirais-tu le combat, quand la Philosophie
De sa hautaine voix en raillant nous défie,

Et demande à grands cris s'il reste un seul croyant
Pour s'opposer encore à son bras foudroyant ?
Écoute ! l'entends-tu cet insolent murmure.. ?
Achille ! revêts-toi de ta divine armure !
Lâche tes beaux coursiers impatients du frein,
Qui, répondant au bruit des trompettes d'airain,
Ont déjà secoué leur crinière flottante.
Allons ! noble guerrier, sors enfin de ta tente ;
Vois tes frères vaincus, leurs vaisseaux embrasés !
Accours !.. et les Troyens tomberont écrasés
Sous l'ardent bouclier de ton vaste génie !
Que leur audace encor par ton bras soit punie !
Fais oublier ta faute en lavant notre affront !
Et puis, quand la victoire aura marqué ton front,
Ce vieillard, dont ton cœur méconnait la parole,
Ira te couronner lui-même au Capitole !

DEUXIÈME ÉPITRE.

SUR LES

AFFAIRES DE ROME.

Religion.

DEUXIÈME ÉPITRE.

SUR LES

AFFAIRES DE ROME.

RELIGION.

Décembre 1836.

Ainsi donc, La Mennais, avec indifférence
Tu reçus nos regrets, nos vœux pleins d'espérance!
Deux ans se sont passés sans que le repentir,
Sans qu'un mot seulement, soit venu démentir

Du Croyant égaré les paroles perverses!
Que dis-je? Avec fureur aujourd'hui tu déverses
La haine et le mépris sur le divin pouvoir
Qui voulait contenir ton cœur dans le devoir.
Tu viens mettre le comble à ta coupable audace.
Après avoir cherché dans ta folle menace
A flétrir, à briser l'autorité des rois,
Tu viens attaquer Rome et ses célestes droits.
Rome..! N'est-ce donc plus cette sublime chaire
Que ta voix proclamait à ton âme si chère,
Quand, pèlerin du ciel et de la liberté,
Rempli de foi, d'amour et de docilité,
Tu venais demander au gardien de notre arche
Si tu devais poursuivre ou suspendre ta marche?
Ah! d'où vient aujourd'hui ce triste changement?
D'où vient qu'en cris de haine et de ressentiment
S'est changé tout à coup l'accent de la prière?
—C'est que celui qui veille à la barque de Pierre,
Dont nous sommes, chrétiens, les humbles matelots,
Et qui sait mieux que nous la guider sur les flots,
Refuse de voguer vers la mer orageuse
Où voudrait l'entraîner ton âme impétueuse;

C'est qu'il ne t'a point fait un favorable accueil,
Ni d'un mot bienveillant chatouillé ton orgueil.
C'est que l'auguste chef que l'Église révère
T'a montré tout à coup un visage sévère
Au récit des projets, des rêves séduisants
Où tu pensais en vain surprendre ses vieux ans.
Dis, pouvait-il céder à leur brillant prestige,
L'infaillible pasteur que l'Esprit-Saint dirige,
Si d'avance à ses yeux la divine clarté
En avait découvert toute la vanité?
Non, non! Mais son refus, dicté par le Ciel même,
T'a frappé comme un trait dans ton orgueil suprême,
Et dès lors tu juras de venger cet affront.
A peine venais-tu de relever ton front,
Qui s'était incliné sous sa main paternelle,
Qu'irrité, t'échappant de la ville éternelle,
Oubliant les serments de ton cœur mal soumis,
Tu courus te ranger parmi nos ennemis.

Jadis, Coriolan, banni de sa patrie,
Avait osé former dans son âme flétrie

Le désir criminel de venger de ses mains
L'affront de son exil dans le sang des Romains;
Et bientôt, entraînant à sa coupable guerre
Les peuples que lui-même avait vaincus naguère,
Déjà ce fier guerrier menaçait d'assiéger
Les remparts que son bras aurait dû protéger:
Les prêtres, les vieillards de la ville alarmée,
Accourus au-devant de sa puissante armée,
En vain l'avaient prié de suspendre ses coups:
Rien ne semblait pouvoir arrêter son courroux;
Cependant, la tendresse apaisant sa colère,
Il céda la victoire aux larmes de sa mère.
Et toi, prêtre orgueilleux, rien ne peut t'ébranler!
Rien au milieu de nous ne peut te rappeler!
Nous avons à tes pieds répandu nos prières,
Nos plaintes, nos soupirs, nos âmes tout entières,
Pleines de charité, d'espérance et de foi;
Et l'Église, ta mère, a pleuré devant toi:
Tu restes inflexible, et ses larmes sont vaines!
Quatre ans n'ont pas éteint dans tes brûlantes veines
Ce feu dont Satan seul est toujours dévoré,
Et qui, s'il dure un jour, a déjà trop duré.

Le temps n'a fait qu'aigrir ta profonde blessure;
Il est venu donner la terrible mesure
De ce qu'un grand génie, en sa longue fureur,
Peut amasser de fiel dans le fond de son cœur;
Et, comme après quatre ans ton âme en était pleine,
Tu n'as pu contenir ta colère et ta haine.

Alors, ne gardant plus de feint ménagement,
Tu t'es livré sans honte à ton emportement.
N'écoutant que l'instinct de ton aveugle rage,
Ton génie a conçu le plus sanglant outrage
Que le Catholicisme ait jamais enduré.
Quand de l'esprit humain l'orgueil l'a censuré,
Quand le blasphême lutte avec la calomnie
A qui le chargera de plus d'ignominie,
Devant ses ennemis tu viens le mettre à nu.
S'il a quelque défaut qui leur soit inconnu,
Si tu sais quelque part une secrète plaie...,
Le retournant cent fois sur la fatale claie,
Tu leur montres partout ce qui le fait souffrir,
Lorsque de ton manteau tu devrais le couvrir.

Et puis avec l'accent du bonheur qui t'enivre,
Tu dis à haute voix : « Peuples, je vous le livre !
» A ce vieillard mourant préparez un tombeau !
» Le voilà qui s'éteint comme un pâle flambeau.
» En vain j'avais voulu ranimer sa faiblesse :
» Sa main m'a repoussé, car la pitié le blesse ;
» Marchons ; laissons-le seul sur le bord du chemin.
» Il s'obstine à mourir ! il sera mort demain. »
Va, prophète ! avant toi, plus d'une âme maudite
A parlé de sa mort. Luther l'avait prédite ;
Et Luther, étonné, pourrait voir aujourd'hui
Rome, après trois cents ans, plus jeune encor que lui.

Prétends-tu parvenir, comme ce grand sectaire,
Avec ton verbe seul, à semer sur la terre
De nouvelles erreurs ? Ah ! si tu l'as pensé,
Prêtre, détrompe-toi ! car le temps est passé
Des schismes entraînants, des vastes hérésies ;
Car, toi-même l'as dit, les âmes sont saisies
D'un engourdissement qui ressemble à la mort,
D'un effrayant sommeil d'où personne ne sort

Qu'à cet ordre parti d'une divine bouche :
« Lazare, lève-toi de ta funèbre couche ! »
—Et toi, faible mortel, qui ne peux que rêver,
Crois-tu qu'à tes accents les morts vont se lever ?
Insensé ! mais regarde : à ta voix si puissante
Quel cœur indifférent, quelle âme languissante,
Renaissent à l'espoir, à la vie, au bonheur ?
Personne ! Et pour combler ton triste déshonneur,
En te voyant marcher pensif et solitaire,
En lisant sur ton front ce sacré caractère
Que tu n'as pas perdu dans ton fol attentat,
Chacun dira tout haut : c'est le prêtre apostat !!!

Non, tu n'as pas encor dans ta cruelle haine
Brisé tous tes liens ; — il te reste une chaîne
Dont les anneaux étroits, puissants, mystérieux,
En passant par l'autel vont s'attacher aux cieux !
En vain, pour exercer ta vengeance implacable,
Ton âme se débat sous leur poids qui t'accable :
Aucun effort humain ne t'en peut détacher ;
Tu sentiras toujours quand tu voudras marcher

En dehors du sentier que l'Église te trace,
Ce terrible lien qui de ses nœuds t'enlace.
Comme un cercle de fer il pressera ton cœur;
Et puisse-t-il bientôt devenir ton vainqueur
Dans la lutte pénible où ta raison s'engage!
Pour tes frères chrétiens, c'est comme un dernier gage
Qui leur donne du moins le consolant espoir
Qu'au milieu d'eux un jour ils pourront te revoir.
Oh! que Dieu te rappelle à sa douce lumière!
Qu'il rende à ton esprit cette candeur première
Qui te faisait parler comme un sublime enfant!
Qu'il t'aide, par sa force, à sortir triomphant
Du combat douloureux, de l'effroyable crise
Où ta foi tour-à-tour se relève et se brise;
Où, sentant ton génie assailli par le mal,
Tu luttes corps à corps avec l'ange infernal!
Si Jacob, dont Dieu même a béni la mémoire
Dut le nom d'Israël à sa grande victoire,
O prêtre, dans ton cœur terrasse le démon!
Et nous saurons aussi te donner un beau nom.

Ah ! si nous déplorons avec tant d'amertume
Ce triste égarement où ta foi se consume,
Nous maudissons aussi ceux qui l'ont provoqué ;
Ceux qui t'avaient sans cause et d'avance attaqué,
Quand ta raison superbe était encor soumise
A l'autorité sainte, à la voix de l'Église,
Et dont l'acharnement, les persécutions,
T'ont poussé vers l'écueil que leurs prédictions
Avaient depuis longtemps marqué pour ton naufrage.
Eh bien ! puisqu'aujourd'hui ta chute est leur ouvrage,
Qu'ils s'en vantent partout ! C'est un honneur pour eux :
Qu'ils triomphent ! — Que dis-je ? ah ! plutôt, malheureux !
Qu'ils pleurent à jamais ! que leur tête se voile !
Car leur souffle a terni la plus sublime étoile
Dont le ciel de l'Église ait brillé de nos jours ;
Car ils ont détourné de son paisible cours
Ce fleuve qui devait, de son eau salutaire,
Abreuver, en passant, les peuples de la terre,
Et qui roule aujourd'hui, sous nos yeux consternés,
Au fond d'un lit fangeux des flots empoisonnés.

Leur crime cependant ne fait pas ton excuse.
Non; ce honteux succès t'humilie et t'accuse,
Devant nous,—devant Dieu, qui t'avait tant donné!
Quoi donc! au premier choc, tu l'as abandonné,
Ce calme souverain qui sied aux grandes âmes,
Et que ne trouble point de ses clameurs infâmes
La foule des jaloux, ce cortége assidu
Qui poursuit le génie ainsi que la vertu!
Au lieu de t'indigner de ces lâches murmures,
Tu devais, pour répondre à ce torrent d'injures,
Sur tous les envieux qui t'avaient insulté
Verser à pleines mains des flots de charité.

Toi qui voulais sauver les autres d'un abîme,
Te verrons-nous tomber, seule et grande victime,
Dans celui que l'orgueil a creusé sous tes pas..,
Où, dès que le pied glisse, on ne s'arrête pas!
Car l'Hérésie est là, perfide enchanteresse
Dont la main fait mourir tous ceux qu'elle caresse;
Fascinant le regard, comme l'œil du serpent,
Pour enlacer après, de son orbe rampant,

Et couvrir du venin de sa langue acérée
L'âme qui dans ses yeux un instant s'est mirée.
Avant de te jeter dans ses bras entr'ouverts,
Et de fortifier ce préjugé pervers
Qui, de nos jours encore, insolemment dénie
A la foi du chrétien la force du génie..,
Détourne un peu la tête, et daigne regarder
L'arbre qu'imprudemment tu tentais d'émonder !
Tu le verras, couvert de ses rameaux sans nombre,
Projetant jusqu'à toi les douceurs de son ombre,
Dans ta désertion chercher à t'abriter.
Il te protége encore, et tu veux le quitter!
Mais où donc iras-tu ? quelle est cette contrée,
Cette plage sans nom que tu nous as montrée ?
Si vague ! si lointaine ! au milieu des vapeurs,
Où se peignent toujours des mirages trompeurs !
—Laisse là ta chimère, enfant d'un mauvais rêve,
Orgueilleuse Babel, que ta pensée élève
Pour s'y réfugier dans son manque de foi,
Mais où nul cependant ne travaille..... que toi!
Car les hommes sont las de bâtir sur le sable.
Ces systèmes d'un jour, ouvrage périssable

Dont le souffle de Dieu va se jouant partout,
Crois-tu que l'avenir les trouve encor debout?
Sur un terrain plus ferme établis ta parole;
Ou, si tu veux guérir, nouveau Savonarole,
Et les maux de l'Église et ceux du genre humain..,
Au lieu d'un fiel amer, fais couler de ta main
Le baume de l'amour, pour toucher leurs blessures!
Au lieu de prodiguer d'injustes flétrissures
A l'Église affligée, à son premier pasteur,
Deviens leur noble appui, leur doux consolateur!
Sers-les fidèlement le reste de ta vie;
Ton honneur, ton devoir, ton salut t'y convie!
— Sur tes pas ne crains point de revenir un jour:
La honte est dans la fuite et non dans le retour.
Ton retour! que ce mot réjouirait les anges!
Leur luth exhalerait de sublimes louanges,
Comme si, de l'enfer, tout à coup à leurs yeux
Un séraphin tombé remontait vers les cieux.
Et nous, humbles chrétiens, nous qui t'aimons encore
Malgré cet abandon que notre cœur déplore,
Pleins de joie, au Seigneur rendant grâce à genoux,
Nous te proclamerions le plus grand parmi nous!

NOTES

DE LA

DEUXIÈME ÉPITRE.

NOTES

DE LA

DEUXIÈME ÉPITRE.

I.

Quand pèlerin du ciel et de la liberté, etc.

Le dernier numéro de l'*Avenir*, du 15 novembre 1831, renfermait ces paroles : « Encore un mot. Nous disions, il y a un an, dans un article qui eut la gloire d'attirer sur nous les premiers sévices du pouvoir : *Nous fesons dès aujourd'hui cette protestation..... Nous la porterons pieds nus, s'il le faut, à la ville des Apôtres, aux marches de la confession de Saint-Pierre, et on verra qui arrêtera sur la route les Pèlerins de Dieu et de la Liberté.*

« Les *Pèlerins* vont partir. Que Dieu les garde ! »

II.

D'où vient qu'en cris de haine et de ressentiment
S'est changé tout à coup l'accent de la prière ?

Voici comment M. de la Mennais terminait son dernier article dans l'*Avenir :* « Nous quittons un instant le champ de bataille, pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminerons vers la Chaire éternelle, et là, prosternés aux pieds du Pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : O Père, daignez abaisser vos regards sur quelques-uns d'entre les derniers de vos enfants, que l'on accuse d'être rebelles à votre infaillible et douce autorité. Les voilà devant vous ; lisez dans leur âme : il ne s'y trouve rien qu'ils veuillent cacher. Si une de leurs pensées, une seule, s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, ils l'abjurent. Vous êtes la règle de leurs doctrines ; jamais, non jamais ils n'en connurent d'autre. O Père, prononcez sur eux la parole qui donne la vie, parce qu'elle donne la lumière ! et que votre main s'étende pour bénir leur obéissance et leur amour ! »

III.

C'est qu'il ne t'a point fait un favorable accueil,
Ni d'un mot bienveillant chatouillé ton orgueil.

M. de la Mennais avoue lui-même qu'une parole bienveillante de la part du Souverain Pontife *aurait tout fini :* « Je me suis sou-

vent étonné, dit-il, que le Pape, au lieu de cette sévérité silencieuse, dont il ne résultait qu'une vague et pénible incertitude, ne nous eût pas dit simplement : vous avez cru bien faire, mais vous vous êtes trompés. Placé à la tête de l'Église, j'en connais mieux que vous les besoins et les intérêts, et seul, j'en suis juge. En désapprouvant la direction que vous avez donnée à vos efforts, je rends justice à vos intentions. Allez, et désormais, avant d'intervenir en des affaires aussi délicates, prenez conseil de ceux dont l'autorité doit être votre guide..... ce peu de paroles aurait tout fini. » (*Affaires de Rome*, p. 34.)

« Non, dit M. l'abbé Combalot dans sa première lettre à M. de la Mennais, non, ce peu de paroles n'aurait pas tout fini. Car ces paroles, vous les avez entendues de la bouche même du Souverain Pontife parlant au nom de Dieu. Elles forment le résumé complet des Encycliques. Pressez-les, tordez-les pour en faire sortir tout ce qu'elles contiennent : vous n'y trouverez que ce conseil salutaire, et la doctrine qui le détermine et qui l'a dicté. »

(*Page* 69 *de la Lettre.*)

IV.

Le retournant cent fois sur la fatale claie,
Tu leur montres partout ce qui le fait souffrir.

Après avoir raconté ses *affaires* avec *Rome*, et avant d'en venir à émettre complétement sa pensée sur le catholicisme, M. de la Mennais s'arrête, et, dans quelques chapitres qu'il donne sous le titre *Des maux de l'Église et de la Société*, etc., il examine *quel est*

l'état de l'Église en général dans le monde, et en particulier dans chaque pays. « L'Église est malade, dit-il, elle languit, elle a cessé d'étendre ses conquêtes; impuissante même à conserver celles des siècles antérieurs, elle ressemble à une mer qui abandonnerait ses rivages... Mais avant d'examiner les causes de cette déplorable défaillance dans laquelle elle est tombée, et de chercher par quel moyen on peut, aidé du secours d'en haut, lui rendre sa première vigueur, il est nécessaire de constater, en quelque sorte historiquement, l'état du catholicisme dans le monde. » Ayant fait la part du catholicisme dans les différentes populations du globe, M. de la Mennais trouve que les catholiques forment à peu près le sixième de la population générale. De ce nombre il faut encore retrancher « les hommes qui, ayant abandonné la foi de leurs ancêtres, et même toute foi, n'appartiennent au catholicisme que de nom, et chacun sait combien ils se sont multipliés depuis un siècle. » Les catholiques fidèles lui paraissent donc un petit troupeau perdu, isolé *sur cette terre promise tout entière au Christ**. Passant alors à l'examen du catholicisme dans chaque pays, M. de la Mennais se place *au centre où, des extrémités de là terre, viennent aboutir tous les rayons de la catholicité.* « Une morne douleur, dit-il, saisit l'âme, lorsqu'on arrête ses regards sur cette Rome jadis si grande et aujourd'hui si déchue, si faible, triste débris des âges au milieu de tant d'autres débris, ombre silencieuse du passé, assise près d'un tombeau... » Alors, comme Jérémie à la vue de Jérusalem détruite, ce nouveau prophète se lamente sur Rome: Rome est l'esclave des souverai-

* Oui, la terre tout entière sera éclairée de la lumière de l'Évangile, Jésus-Christ lui-même l'a promis; mais il a dit aussi que ses disciples seraient toujours le petit troupeau, *pusillus grex*.

netés temporelles ; Rome est immobile au milieu de tout ce mouvement qui agite les peuples ; Rome est muette ; Rome est méconnue. Toutefois il sait rendre justice aux vertus du clergé romain, à qui cependant il reproche d'être *dangereusement en arrière* des idées actuelles. Partout le clergé et la religion lui apparaissent comme asservis aux puissances temporelles.

« Au milieu de l'amphithéâtre, arrosé du sang des premiers chrétiens, on a planté une croix solitaire. De fois à autre, un pauvre moine s'en vient, au pied de cette croix, parler du Christ et de ses souffrances, et des combats de la foi dans les temps passés, et de ceux qui moururent là, sur cette arène, pour conquérir la liberté du genre humain. Le peuple écoute et pleure. Les derniers rayons du soleil couchant glissent sous les longues voûtes, à travers les arceaux brisés. Des étrangers passent en regardant avec indifférence ces énormes ruines. Un soldat en garde l'entrée. » Voilà, selon M. de la Mennais, l'image du catholicisme à Rome et dans toute l'Italie.

Nous ne suivrons pas M. de la Mennais dans tous les pays qu'il parcourt en poursuivant ses recherches sur l'état du catholicisme dans chacun d'eux. C'est partout la religion opprimée par le pouvoir, les prêtres alliés au despotisme pour écraser les peuples. Dans sa course, il s'arrête sur le moindre défaut, le fait remarquer, en indique le remède ; il signale tous les abus vrais ou faux, soulève tous les voiles, met le doigt sur tout. Et puis il vient se reposer de son excursion dans une vision épouvantable, nouveau chapitre à ajouter aux plus lugubres pages des *Paroles d'un Croyant*.

V.

Car toi-même l'as dit, les âmes sont saisies
D'un engourdissement qui ressemble à la mort.

Qu'il nous soit permis de rapporter ici la première page de l'*Introduction de l'Essai sur l'Indifférence*, ouvrage à jamais admirable que M. de la Mennais semble avoir oublié, mais qui est resté son plus beau titre de gloire.

« Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports : mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

» En vain l'on essaierait de se le dissimuler : la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur ; mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoir, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et

légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible, son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant, avec un égal dégoût, la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver: *cùm in profundum venerit, contemnit.* »

VI.

Mais où donc iras-tu? quelle est cette contrée,
Cette plage sans nom que tu nous as montrée?
Si vague! si lointaine! au milieu des vapeurs
Où se peignent toujours des mirages trompeurs!

Le dernier ouvrage de M. de la Mennais se termine par cette page étrange et déplorable, qui renferme la pensée dernière et fondamentale de l'auteur.

« Mais si les hommes, pressés de l'impérieux besoin de renouer pour ainsi dire avec Dieu, de combler le vide immense que la religion en se retirant a laissé en eux, redeviennent chrétiens,

qu'on ne s'imagine pas que le Christianisme auquel ils se rattacheront puisse être jamais celui qu'on leur présente sous le nom de catholicisme. Nous avons expliqué pourquoi, en montrant dans un avenir inévitable et déjà près de nous, le Christianisme conçu et l'Évangile interprété d'une manière par les peuples, d'une autre manière par Rome; d'un côté le pontificat, de l'autre la race humaine: cela dit tout. Ce ne sera rien non plus qui ressemble au protestantisme, système bâtard, inconséquent, étroit, qui, sous une apparence trompeuse de liberté, se résout, pour les nations, dans le despotisme brutal de la force, et, pour les individus, dans l'égoïsme.

« Nul ne saurait prévoir comment s'opérera cette transformation, ou, comme on voudra l'appeler, ce nouveau mouvement du Christianisme au sein de l'humanité; mais il s'opèrera sans aucun doute, et de grandes masses d'hommes y seront entraînées : non par une impulsion soudaine, ce qui ne serait qu'un signe de perturbation passagère. Ce sera d'abord comme un point qu'à peine on apercevra, une faible agrégation dont on se rira peut-être. Peu à peu ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera, on y affluera de toutes parts, parce qu'elle sera un refuge à tout ce qui souffre et dans l'âme et dans le corps; et l'humble plante deviendra un arbre dont les rameaux couvriront la terre, et sous le feuillage duquel viendront s'abriter les oiseaux du ciel. Voilà ce que nous n'hésitons point à annoncer avec une conviction profonde. Ceux qui se flattent de ramener le genre humain en des voies qui le détournent de son but se trompent bien dangereusement. Mais il faut que ce qui doit arriver arrive, et que chacun aille où il doit aller. GLOIRE A DIEU DANS LES HAUTEURS DES CIEUX, ET PAIX ICI-BAS AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ ! »

Que l'on oppose maintenant à ce langage étonnant et triste, celui que l'auteur tenait en d'autres temps, et l'on verra, comme le dit M. Sainte-Beuve, après le comte de Maistre, combien il est difficile à un homme *de n'être qu'un.*

« Non, ce n'est pas à l'Église à craindre, dit M. de la Mennais dans ses *Réflexions sur l'état de l'Eglise;* les siècles s'évanouiront, le temps lui-même passera, mais l'Église ne passera jamais. Immuablement fixées par le Très-Haut, ses destinées s'accompliront malgré les hommes, malgré les haines, les fureurs, les persécutions, et *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » En 1826, il écrivait à la fin de *La Religion considérée dans ses rapports*, etc. : « S'il est dans les desseins de Dieu que ce monde renaisse; alors voici ce qui arrivera : Après d'affreux désordres, des bouleversements prodigieux, des maux tels que la terre n'en a point connu encore, les peuples épuisés de souffrances regarderont le ciel. Ils lui demanderont de les sauver, etc., etc. Si, au contraire, ceci est la fin, et que le monde soit condamné, au lieu de rassembler ces débris, ces ossements des peuples, et de les ranimer, l'Église passera dessus et s'élèvera au séjour qui lui est promis en chantant l'hymne de l'Éternité. »

C'est ainsi que l'on peut, à chaque page, réfuter M. de la Mennais par lui-même. M. Sainte-Beuve finit en ces termes l'article qu'il a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sur les *Affaires de Rome.*

« Quoiqu'il en soit du charme et de la souplesse de l'expression dans ce remarquable écrit, c'est autrement qu'il me frappe, et plus profondément. Si je voulais donner à un jeune homme de vingt ans, enthousiaste, enorgueilli de doctrines absolues, la plus haute leçon de philosophie pratique (soit philosophie chrétienne,

soit philosophie humaine), je le lui ferais lire; et aussitôt le volume achevé, je lui mettrais entre les mains le livre de *La Religion considérée*, *l'Essai sur l'Indifférence*, etc., etc., par le même auteur. Ces Russes qui, dit-on, au sortir d'un bal, courent se plonger nus dans la neige, n'éprouvent pas certes une impression plus violemment contradictoire que n'en ressentirait ce jeune homme, tout ému de sa première lecture, et venant se heurter contre des assertions si opposées, également logiques, également éloquentes, également sincères! Et alors, si tant est que les leçons servent et qu'on devance l'âge, je croirais avoir beaucoup fait pour ce jeune homme, soit que la foi et la soumission chrétienne dussent résulter pour lui de son étonnement, soit qu'un scepticisme sagement méfiant dût désormais se mêler à ses impressions les plus vives, et hâter la maturité de sa raison d'homme, aux dépens des faux enthousiasmes du disciple.—Il est un chapitre bien essentiel à ajouter au livre connu de Huet, on pourrait l'intituler: *De la faiblesse de l'Esprit humain*, AU MOMENT DU PLUS GRAND TALENT, *dans les grands hommes.* » (*Revue des Deux Mondes*, N° du 15 novembre 1836.)

VII.

Ou, si tu veux guérir, nouveau Savonarole, etc.

Savonarole, religieux de l'ordre de saint Dominique, vivait au quinzième siècle. Il parcourait les villes de l'Italie, leur prophétisant de grandes calamités si elles ne faisaient pénitence, attaquant

tous les abus, reprenant avec une extrême liberté les défauts des grands et des prêtres. Savonarole périt victime de son dévouement ; il fut brûlé vif (1498).